CARTOGRAPHIES RACIALES : VERS UN RACISME MIS EN ESPACE

par Zef Segal

The Open University of Israel
Department of History, Philosophy and Judaic Studies
1 University Road
P.O.B. 808 Ra'anana 4353701
Israël
zefse@openu.ac.il

Cet article explore la manière dont les catégories raciales ont été inventées, manipulées et figurées par le biais de la cartographie au cours du XIXe siècle. S'appuyant sur la collection d'atlas européens et américains du XIXe siècle et du début du XXe siècle de la Bibliothèque du Congrès, il examine l'histoire de la cartographie raciale. Il repère les changements dans les couleurs, les frontières et les régions afin de saisir les relations entre les contraintes de la cartographie, les théories raciales pseudo-scientifiques et les contextes politiques du moment. Les cartes qui en résultent sont plus que des reproductions visuelles des idéologies raciales ; elles transforment les théories raciales en taxinomies spatiales cohérentes, qui sont ensuite partagées et popularisées.
Mots clés : *Cartographie raciale ; cartographie thématique ; colonialisme ; dix-neuvième siècle ; atlas.*

This paper explores the ways in which racial categories were invented, manipulated and represented through the medium of cartography during the nineteenth century. Drawing on the collection of nineteenth and early twentieth century European and American atlases in the Library of Congress, this paper examines the history of racial mapping. It traces the changes in colors, boundaries, and regions in order to analyze the interrelations between the constraints of mapping, pseudo-scientific racial theories, and contemporary political contexts. The resulting maps were more than visual reproductions of racial ideologies; they reshaped racial theories into coherent spatial taxonomies, which were then distributed and popularized.
Keywords : *Racial cartography ; thematic mapping ; colonialism ; nineteenth century ; atlases.*

La cartographie, l'art et la science de la réalisation de cartes, est utilisée depuis toujours comme un outil pour modeler la perception collective. Les cartes peuvent être des instruments puissants capables de façonner la manière dont on voit le monde, autant sur le plan de la géographie physique que sur celui du paysage social et politique. L'un des principaux effets de la cartographie sur la perception collective est le renforcement des biais et stéréotypes existants.[1] Elle a joué un rôle important en particulier dans l'élaboration et l'illustration des notions de race et de relations raciales.

Heather Winlow distingue trois types de cartographies de la race et de l'ethnicité : la cartographie ethnique, qui met l'accent sur les traits culturels ; la cartographie anthropométrique, qui se concentre sur une seule caractéristique raciale ; et la cartographie raciale, qui « s'applique aux représentations où l'auteur tente de prouver l'existence de plusieurs races distinctes, chacune combinant un certain nombre de traits physiques ».[2] Dans cet article, je me concentrerai sur cette dernière, dont la longue histoire remonte pour le moins aux récits de voyage classiques de l'époque gréco-romaine. Malheureusement, nous ne disposons pas encore d'une histoire exhaustive de la cartographie raciale et de son rôle dans la définition des identités raciales.[3]

Si la cartographie en général a pu être abordée du point de vue de l'effacement de la carte des groupes ethniques non dominants, la cartographie raciale fait le contraire. Elle est conçue pour créer et réaffirmer l'existence de l'autre sur la carte. Un des premiers exemples de cartographie des différences raciales est la mappemonde médiévale qui représente des

1 Harley, 1988 ; Harley, 1992.
2 Winlow, 2009, p. 400.
3 Voir Winlow, 2001 ; Winlow, 2006 ; Livingstone, 2010 ; Crampton, 2015.

« races monstrueuses » dans les régions inexplorées du monde connu.[4] L'idée d'altérité raciale est ensuite renforcée par la représentation de races « sauvages » dans les *marginalia* des cartes de la Renaissance, une tradition qui s'est poursuivie avec les cartes coloniales du XIXe siècle.[5]

Cependant, les cartes du monde du XIXe siècle réinventent la cartographie raciale en manifestant les différences raciales par des délimitations géographiques plutôt que par des personnifications abstraites des différentes races. Les frontières arbitraires qui définissent des groupes raciaux délimités dans l'espace remplacent les images de monstres, de sauvages et d'humains. Selon Denis Wood, les cartes modernes sont ainsi « naturalisées », de sorte que le signifiant (l'élément du discours de la carte) et le signifié (l'élément représenté) sont souvent confondus.[6] La représentation visuelle des frontières raciales sous forme de signifiants cartographiques contribue par conséquent à naturaliser les processus de géo-racialisation et de ségrégation raciale. En s'appuyant sur la collection d'atlas européens et américains du XIXe et du début du XXe siècle de la Bibliothèque du Congrès, cet article étudie la manière dont les cartes raciales utilisent les codes cartographiques pour renforcer la relation entre race et espace et légitimer les théories raciales et les entreprises coloniales.

Sur la classification des races

Avant de se pencher sur l'histoire de la cartographie, il est nécessaire de décrire quelques-unes des manières dont l'idée de race s'est construite. Avant 1800, le mot « race » est utilisé pour désigner de manière imprécise l'ascendance ethnique, mais au cours de la première moitié du XIXe siècle, le mot « prend un sens supplémentaire qui semble, à l'origine, plus précis et plus scientifique ».[7] La classification raciale est une tentative de regrouper et de classer un nombre fini de « types » humains fondamentaux selon l'apparence physique et les coutumes culturelles. Cependant, les causes des distinctions raciales sont habituellement désignées comme étant géographiques plutôt que biologiques. Par conséquent, les catégories raciales sont souvent définies en fonction du lieu.

L'un des premiers exemples de théorie raciale élaborée de manière scientifique est le *Systema Naturae*, un ouvrage de 11 pages publié en 1735 par un étudiant en médecine suédois, Carl von Linné. Dans la taxinomie complète du monde naturel selon Linné, « l'homme » est placé dans la classe des animaux à quatre pattes (*Quadrupedia*) et, au sein de cette classe, dans l'ordre des animaux « à forme humaine » (*Anthropomorpha*), aux côtés des singes (*Simia*) et des paresseux (*Bradypus*). Linné divise ensuite l'humanité en quatre groupes distincts : les Européens blancs, les Américains rouges, les Asiatiques jaunes et les Africains noirs.[8] Il juxtapose le lieu et la couleur dans sa classification sans autre explication. Dans les éditions ultérieures, il ajoute des attributs culturels, physiques et mentaux. L'utilisation de la couleur a pour but d'établir un lien entre la géographie, la représentation visuelle et les valeurs associées à ces couleurs.[9] Le schéma de Linné est problématique sur le plan géographique, car un certain nombre de formes humaines, comme les nains des Alpes et les Canadiens plagiocéphales, ne correspondent à aucune géographie distincte.[10] Entre la dixième édition du *Systema Naturae* (1758) et les années 1960, l'anthropologie physique a suivi Linné dans sa recherche de races isolées et distinctes présentant des caractéristiques parallèles et reconnaissables.[11]

Johann Friedrich Blumenbach élabore une taxinomie raciale plus complexe. À la différence de Linné dont il trouve la classification grossière et confuse – car il choisit de définir les races sans s'interroger sur les causes de la diversité humaine –, il fonde sa classification sur la forme des crânes et la configuration des visages. Dans son ouvrage *De generis humani varietate nativa* [De la variété naturelle du genre humain] (1775), il définit quatre subdivisions : la première est celle de l'Europe, la deuxième se situe en Asie au-delà du Gange et en Australie, la troisième en Afrique et la quatrième en Amérique. Dans la deuxième édition de son ouvrage (1781), il propose cinq variétés en divisant la quatrième en Amérindiens et Malais, cette dernière couvrant le nouveau monde du Pacifique sud. Blumenbach remet en cause la taxinomie raciale de Linné en franchissant les limites des continents. Il remet notamment en question la primauté accordée à l'européanité de la

4 Friedman, 1981 ; Woodward, 1987.
5 Harley, 1988 ; Harley, 1992.
6 Wood, 1993.
7 Biddis, 1979, p. 11.
8 Müller-Wille, 2014.
9 Jablonski, 2012, p. 125.
10 Crampton, 2009.
11 Marks, 1995, p. 50.

race blanche, en incluant, dans sa définition de la race caucasienne, de grandes parties de l'Asie et de l'Afrique.

Les XVIIIe, XIXe et XXe siècles sont le théâtre d'immenses débats sur la question de savoir quel est le système de classification correct, mais aucun ne peut faire consensus : de Georges Cuvier, qui affirme qu'il existe trois races humaines, à Edmund Burke, qui parle de 63 races différentes, on passe par pratiquement tous les chiffres intermédiaires. Cependant, l'idée de territoires racialisés, occupés par des races uniques, est contestée très tôt. Cette objection est liée à l'opposition au polygénisme – théorie selon laquelle l'espèce humaine descend de plusieurs groupes distincts plutôt que d'un seul ancêtre commun. Cette théorie est remplacée par l'idée que les races sont issues de migrations (fig. 1). De 1800 à 1950 environ, la plupart des évolutionnistes – ainsi que des biologistes, des philologues et d'autres scientifiques – s'accordent à dire que l'espèce humaine est née en Asie – en Asie centrale, ou dans le Caucase, pour être exact. Selon ces théoriciens, l'humanité a perdu son « origine » caucasienne en raison du climat ou de la dégénérescence. Dans les années 1840, l'expression « race caucasienne », qui met l'accent sur la centralité de la race blanche, devient populaire.[12]

Les premières cartes raciales

Bien que le concept de races distinctes et isolées soit tombé en désuétude au milieu du XIXe siècle, la plupart des cartes adoptent une représentation spécifique pour illustrer la géographie raciale. La *mappa mundi* d'Isidore de Séville, datant du VIIe siècle, est un exemple très ancien de ce type de représentation (fig. 2). Isidore de Séville divise sa carte en TO en trois parties, conformément à la tradition biblique selon laquelle les trois fils de Noé (Sem, Cham et Japhet) ont peuplé la terre.[13] Par conséquent, le monde d'Isidore de Séville est habité par trois grands groupes de peuples: les Asiatiques, les Européens et les Africains. Des représentations similaires de la terre sont reproduites dans des *mappae mundi* médiévales ultérieures. Cependant, ces cartes reflètent l'histoire biblique plutôt qu'une représentation exacte de la population mondiale.

Au XIXe siècle, le concept d'« altérité » clairement définie s'étend progressivement de l'« autre » local à l'« autre » désigné à l'échelle du continent, c'est-à-dire à l'idée de races géographiques.[14] La popularité croissante des théories raciales est renforcée par des figures représentant les races humaines sur les couvertures des atlas, dans les cartouches ou sur les bordures décoratives des cartes.[15] Le nombre de figures varie en fonction de la théorie raciale illustrée mais, contrairement aux illustrations traditionnelles de sauvages et de monstres, il s'agit de références claires au racialisme scientifique.

En outre, la préoccupation générale pour les caractéristiques humaines, densité de population, migrations, longévité, langue et religion, concomitante du développement de la cartographie thématique, entraîne, au milieu du XIXe siècle, l'apparition de la cartographie raciale. La cartographie thématique est un type de cartographie déployant des informations liées à un thème ou à un sujet. Elle implique la représentation visuelle de modèles spatiaux, la distribution dans l'espace d'un aspect particulier tel que l'utilisation des terres, les données climatiques ou les phénomènes sociaux. Bien que les premières cartes thématiques remontent à la fin du XVIIe siècle, on fixe généralement l'apparition de ce genre cartographique au début du XIXe siècle, grâce à l'association d'une technique d'impression novatrice (et bon marché), de l'introduction des procédures statistiques en tant que méthodes d'agrégation, de l'amélioration de la précision cartographique et d'un public croissant de consommateurs, qui en sont les éléments déclencheurs. Les cartes thématiques, fondées sur le principe que tout phénomène peut et doit être représenté cartographiquement afin d'être perçu dans sa totalité, incarnent le positivisme scientifique du XIXe siècle.

Les premières cartes raciales apparaissent dans des atlas thématiques dédiés aux sciences naturelles. Elles sont ainsi placées parmi des cartes représentant les régimes pluviométriques, les données climatiques et la répartition des espèces animales. Comme pour Linné, la classification des races fait partie du monde naturel. Cependant, contrairement à la cartographie de la faune, qui utilisait des couleurs et des lignes croisées pour montrer la multiplicité et la coexistence de plusieurs espèces et sous-espèces zoologiques, les cartes raciales reflètent des territoires isolés et habités par des races distinctes (fig. 3). La cartographie des races est beaucoup plus proche de la cartographie des frontières politiques que de la cartographie des phénomènes naturels. Elle rejette les géographies « irrationnelles » et « artificielles » qui dispersent et mélangent les races à travers le monde. Les variations

12 Baum, 2006, p. 113.
13 Wallis et Robinson, 1987.
14 Marks, 1995 ; Marks, 2006.
15 Bradford, 1835 ; Leeder, 1862 ; Corbetta, 1853 ; Yaggi, 1893.

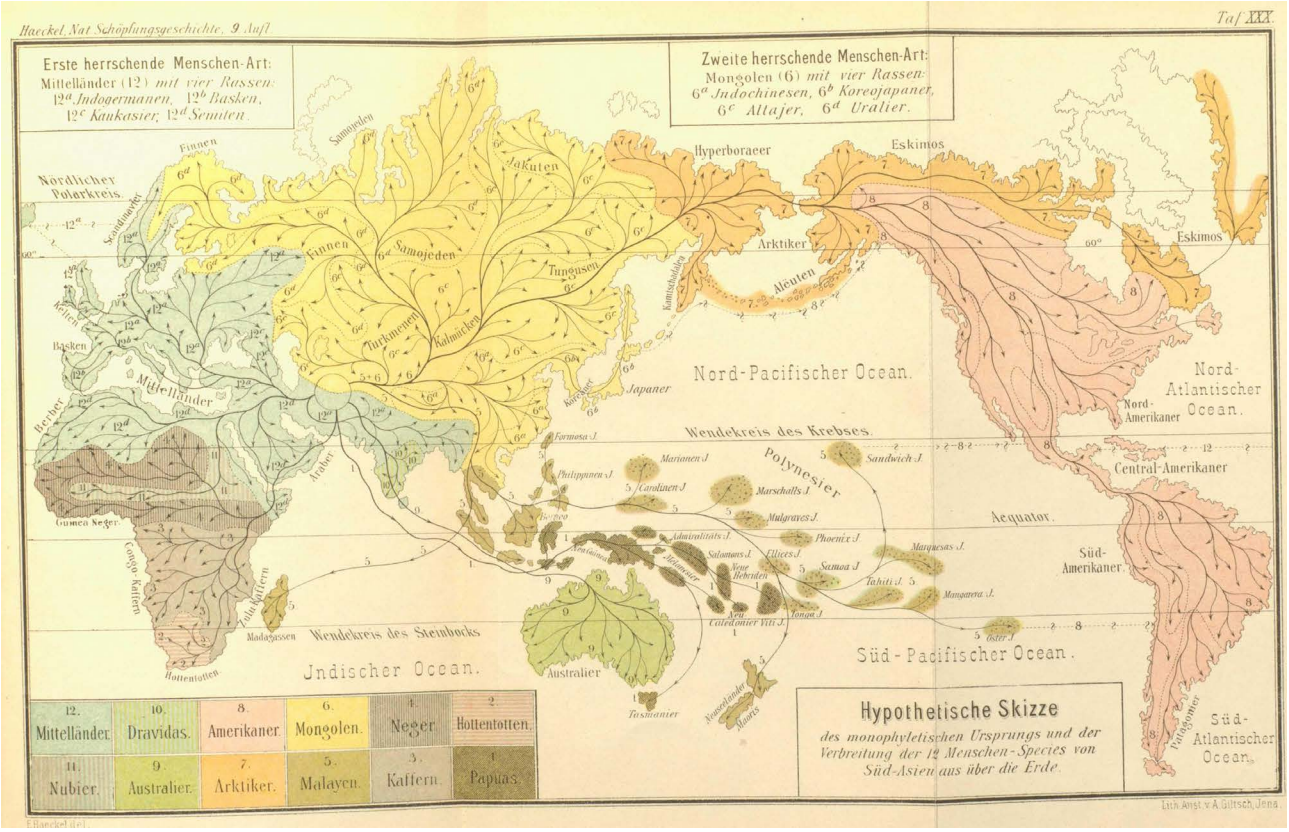

Figure 1 : Carte montrant le développement de douze races humaines après la migration en provenance d'Asie centrale. Ernst Haeckel, Natürliche Schöpfungsgeschichte, 1898. Source : Bibliothèque du Congrès, cote QH366 .H2 1898.

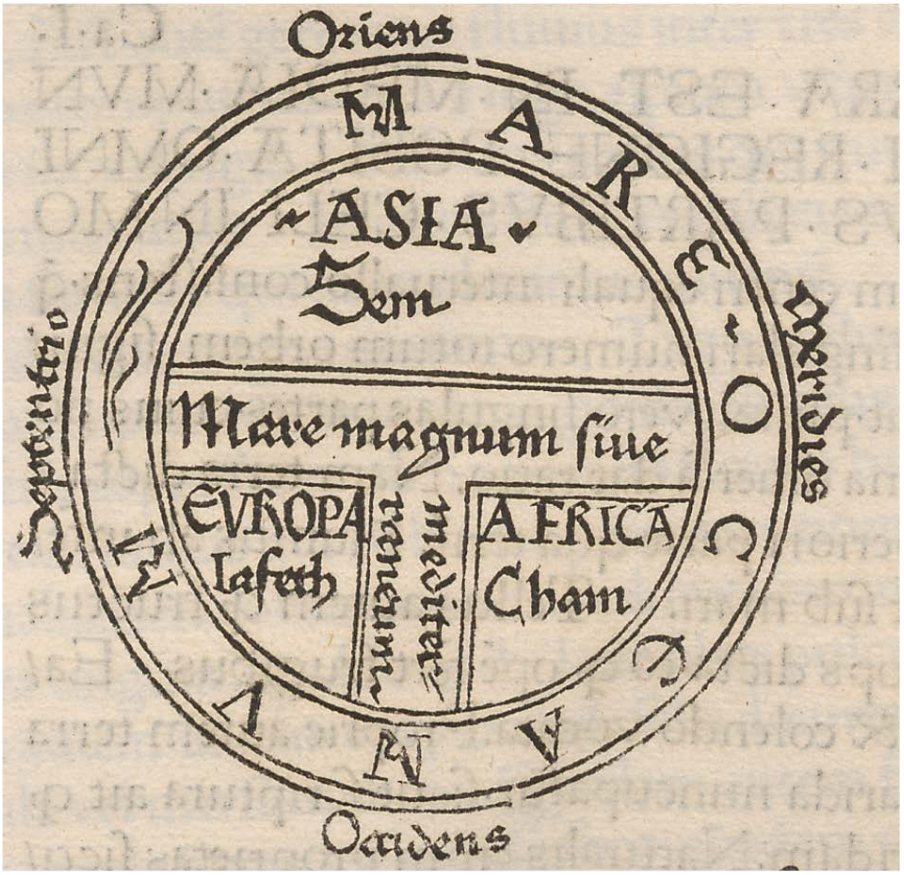

Figure 2 : Carte en TO d'Isidore de Séville (VIIe siècle), gravée dans l'édition des Étymologies publiée en 1472 à Augsbourg par Günther Zainer, livre XIV. Source : ETH-Bibliothek Zürich, Rar 3044, e-rara (portail pour les imprimés numérisés des bibliothèques suisses), [en ligne] https://www.e-rara.ch/zut/wihibe/content/zoom/2485942.

individuelles sont ignorées au profit de grands regroupements.

Les cartes raciales du XIXe siècle sont généralement des cartes choroplèthes, qui traitent l'espace comme un ensemble d'unités délimitées par des frontières distinctes sur lesquelles un droit de propriété est appliqué.[16] En règle générale, les cartes choroplèthes étendent un attribut moyen à l'ensemble de l'espace sur des régions préétablies.[17] Toutefois, les cartes raciales n'ont pas de régions préétablies puisqu'elles sont censées décrire simultanément la distribution sur toute la surface du globe et sa régionalisation. Par conséquent, ces cartes inventent les territoires qu'elles décrivent.

La nature spécifique des cartes raciales est renforcée par un code couleur accepté qui distingue les races. À partir des années 1850, on représente généralement la race caucasienne par la couleur rose, la race mongole en jaune, les Africains et les Malais en bleu, gris, brun ou noir, et la race américaine par la couleur rouge (fig. 4).[18] Le choix des couleurs reflète l'adoption croissante d'un système chromatique proprement racial, composé de quatre couleurs (blanc, noir, jaune et rouge) qui est renforcé par les cartes.[19] Bien que chaque carte utilise un ensemble différent de catégories raciales, celles-ci sont généralement regroupées sous un même ton à l'intérieur de ce système chromatique, ce qui permet de maintenir une certaine uniformité dans la hiérarchie raciale. L'anthropologie physique, cependant, évolue dans la direction opposée. Dans la seconde moitié du XIXe siècle, la mesure exacte des traits raciaux, tels que la capacité crânienne, l'angle facial et l'indice céphalique, devient dominante.[20] Même la couleur de la peau devient un indice quantitatif plutôt qu'une évaluation qualitative.[21]

Les images sur les cartes renforcent les stéréotypes raciaux. Par exemple, la carte des races humaines publiée en 1848 dans le *Physikalischer Atlas* de Berghaus est entourée de 27 figures humaines représentant différentes sous-catégories des six races humaines : la blanche, la jaune, la marron, la marron foncé, la noire et la rouge (fig. 5). Les vêtements illustrent, dans chaque image, leur niveau de civilisation. Alors que les cinq figures caucasiennes sont entièrement vêtues, sept des neuf figures d'Africains (noirs) et de Papous (marron foncé) sont nues. Les images reflètent les préjugés culturels et intellectuels des cartographes qui sont ensuite injectés dans les démarcations spatiales et les désignations chromatiques de chaque race. Les Caucasiens sont dépeints comme technologiquement et culturellement avancés, les Asiatiques comme aimables, les Amérindiens comme des guerriers sauvages, et les Africains et les insulaires du Pacifique comme des simples d'esprit.[22] Contrairement à la prétention positiviste à l'objectivité d'autres cartes thématiques, ces cartes ne se contentent pas de représenter un phénomène naturel, elles créent ce phénomène et ses caractéristiques.

Comme indiqué précédemment, les cartes raciales du milieu du XIXe siècle apparaissent à la faveur de la popularité croissante de la cartographie thématique et scientifique. Dans le sillage d'Heinrich Berghaus à Gotha et d'Alexander Keith Johnston à Édimbourg, les cartes et les atlas affirment leur objectivité et leur véracité à travers des introductions scientifiques détaillées et des notes de bas de page présentant leurs sources et la logique qui sous-tend leur code symbolique. Dans les atlas, les cartes raciales ne sont pas différentes des autres cartes thématiques et sont donc accompagnées de textes destinés à asseoir leur validité. Ces textes sont toutefois beaucoup plus sceptiques et moins péremptoires que la représentation visuelle, renforçant ainsi rarement les arguments avancés par les cartes. Gustaf Kombst, qui a travaillé avec Johnston en Écosse, écrit en 1856, dans son introduction à la section ethnologique du *Physical Atlas of Natural Phenomena* de Johnston : « Comme l'homme, plus que tout autre animal, est un être migrateur, la tradition et l'histoire de sa migration font également partie de l'étude de l'ethnologie. Si l'on considère que les aspects physiques de l'homme sont plus ou moins modifiés par le climat, la localisation, le mode de vie et le mélange des races, et que les langues changent constamment, tant en raison de circonstances extérieures que de causes morales et intellectuelles internes, on ne doit pas s'étonner devant l'extrême difficulté et l'incertitude qui ont accompagné l'essor et

16 Elden, 2001.

17 Crampton, 2009.

18 Contestée au début, la représentation en rose de la race caucasienne devient une pratique courante vers le milieu du siècle, coïncidant avec les débuts de la représentation de l'empire britannique sous la même couleur dans les atlas universels.

19 Keevak, 2011, p. 5 ; Bonnett, 1998.

20 Winlow, 2001.

21 Keevak, 2011, p. 84.

22 Voir aussi Cram, 1883.

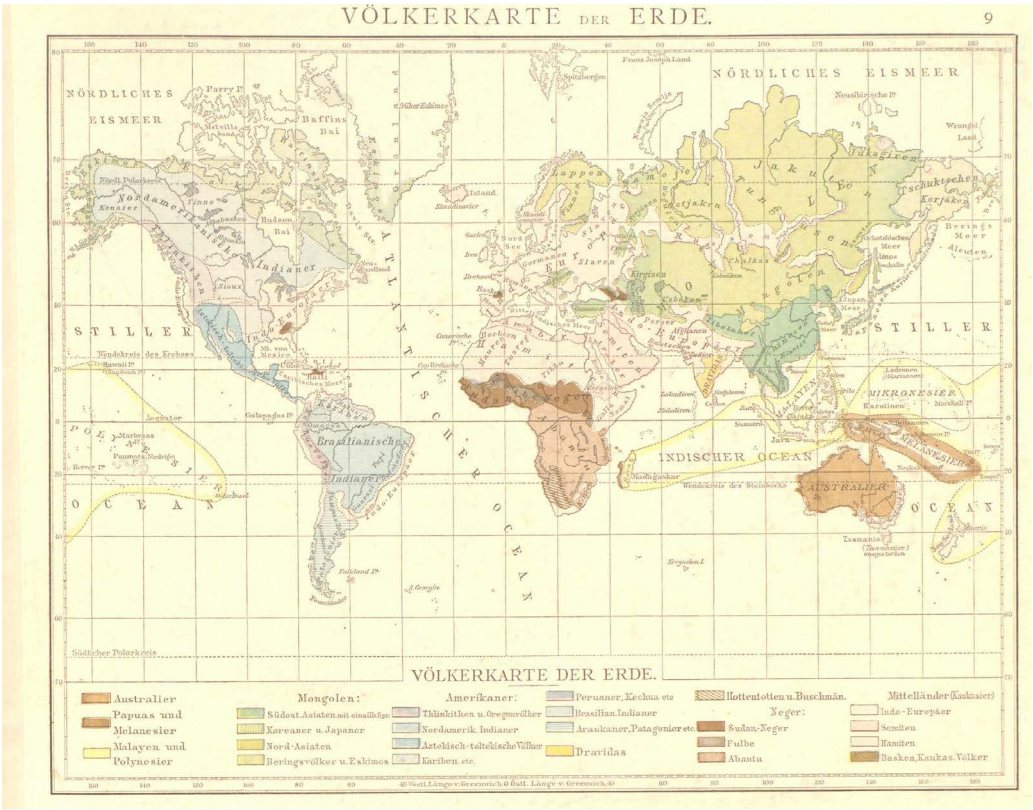

Figure 3 : en haut une carte représentant la répartition de la faune ; en bas, une carte montrant la répartition des races. Les deux cartes sont publiées côte à côte dans Richard Andree's Allgemeiner Handatlas (1881). Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1019 .A6 1881 fol.

les avancées de cette recherche scientifique en particulier. »[23] Les cartes reflètent la certitude, l'objectivité et le cloisonnement des différences raciales, tandis que les textes reflètent le doute, la subjectivité et le mouvement.

La représentation des races comme isolées et territorialisées montre que la théorie raciale est un discours de contestation et de confrontation plutôt qu'une perspective unitaire ou universelle permettant de comprendre la diversité de l'humanité. Bien que la répartition des races sur les cartes suggère un certain équilibre, c'est en fait, selon Jeremy Crampton, « un discours de guerre qui sous-tend une «paix» apparente ».[24] La division raciale statique et stable de la Terre sur les cartes contraste avec l'expansion coloniale européenne et les réalités migratoires du monde moderne.

Cartes raciales coloniales

Vers 1870, avec l'expansion coloniale et le développement d'un commerce à l'échelle mondiale, cette vision statique ne rencontre plus beaucoup de succès. Des cartes comme l'*Allgemeine Welt-Karte* (Carte générale du monde), dressée en 1863 par Hermann Berghaus et parue chez Perthes en allemand et en anglais, donnent à voir un monde défini par la mobilité.[25] Sur ses nombreuses éditions sont représentés des télégraphes, des câbles sous-marins, des chemins de fer, des routes de navigation à vapeur et des courants océaniques. D'autres cartes de la même époque représentent des routes commerciales et des infrastructures de communication en complément de la division coloniale du monde comme un moyen de souligner la domination de l'Occident ou de la nation.[26]

Un déploiement de la géographie raciale avec des séparations à plat n'est plus adapté à un monde dynamique et ne correspond plus aux objectifs des cartographes de l'époque. Les nouvelles informations régionales de plus en plus détaillées et complexes et les théories multiraciales encouragent un débat fructueux sur la classification en cartographie. Les cartes raciales de la fin du XIXe siècle sont en conséquence beaucoup plus élaborées que les précédentes. Tout d'abord, elles tendent à représenter plus de races qu'auparavant. En 1895, le *Neuer Handatlas* d'Ernst Debes (fig. 6), par exemple, présente six catégories raciales et 31 sous-catégories. Bien que la plupart des cartographes utilisent le système des cinq races de Blumenbach, l'utilisation de multiples sous-catégories vient nuancer une division raciale stricte. De plus, les cartes raciales commencent à représenter des zones de transition dans lesquelles différentes races apparaissent mélangées. La carte de Debes, par exemple (fig. 6), inclut des portions hachurées dans le Sahara, la péninsule Arabique, sur les côtes de l'Amérique, dans l'Asie du Nord et du Sud, qui représentent les réalités multiraciales des colonies européennes.

Un système de classification des races nuancé, fondé sommairement sur les théories raciales, permet aux cartographes d'extraire les Caucasiens « non blancs » de la couleur rose habituellement associée à la race caucasienne. Les Arabes et les Nord-Africains, par exemple, sont « dé-blanchis » à travers une représentation dans des tons plus foncés, tels que l'orange ou le marron.[27] La poursuite de l'entreprise coloniale en Afrique du Nord, qui a conduit à la « ruée vers l'Afrique » à partir de 1884, rend de plus en plus difficile le regroupement de ces territoires avec l'Europe. Bien que la plupart des cartes maintiennent l'appartenance de l'Afrique du Nord et de la péninsule Arabique à la race caucasienne, certaines, comme la carte du monde de Debes (fig. 6), vont jusqu'à définir un type racial distinct, la race arabo-africaine.

La diversité raciale n'est pas utilisée comme un moyen de promouvoir une vision du monde plus égalitaire et plus pluraliste, mais plutôt pour accentuer la domination européenne. De même, le mouvement n'est pas considéré comme un phénomène universel, mais comme un indicateur du progrès culturel et scientifique, tandis que l'absence de mouvement est un signe de retard. Ainsi, la mobilité globale est représentée, sur les cartes raciales, par l'expansion des Européens à travers le monde. Au lieu de territoires raciaux isolés, distincts et délimités, les territoires couverts par la race caucasienne sont figurés comme de longues étendues de rose infiltrant des territoires attribués à d'autres races en Asie, en Afrique, dans les Amériques et dans le Pacifique (fig. 3 et 6). Les cartes raciales ne sont qu'un visage de plus du colonialisme européen.

23 Gustaf Kombst, « Ethnology, or the Different Nations and Tribes of Man, traced according to Race, Language, Religion, and Form of Government », in Johnston, 1856. Des réserves similaires sont formulées dans Johnson, 1885, et Colby, 1857.
24 Crampton, 2009, p. 39.
25 Berghaus, 1863.
26 Segal, 2020.
27 Lehman, 1897 ; *Atlas of Physical Geography*, 1892 ; Sydow et Wagner, 1888.

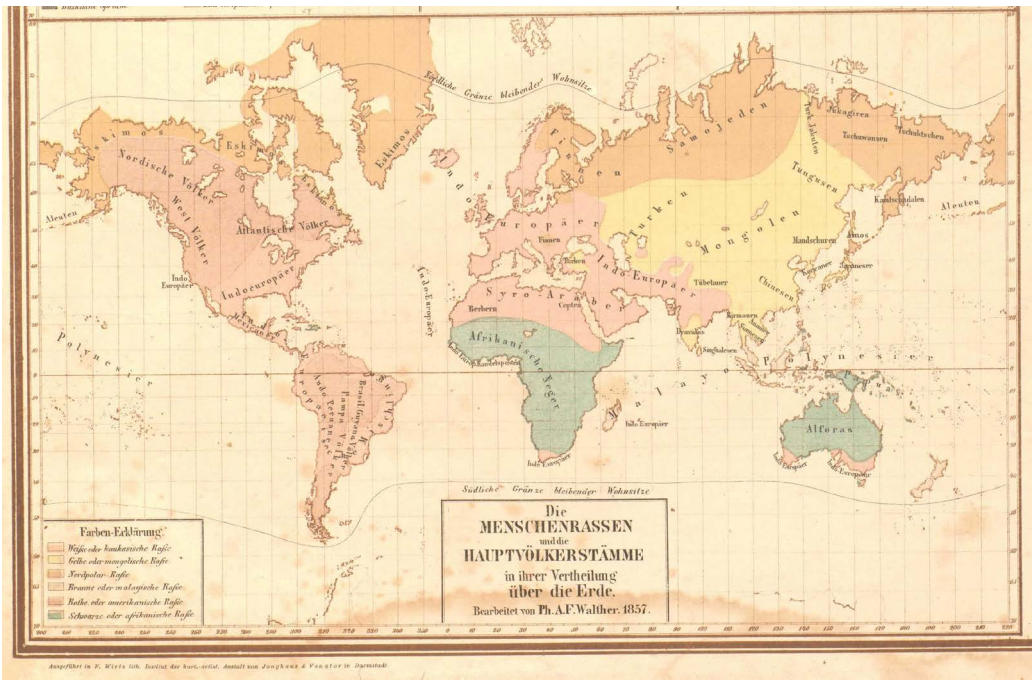

Figure 4 : Cette carte figure six races à travers des couleurs différentes : rose, jaune, orange, bleu, rose foncé. Ludwig Ewald, Handatlas der allgemeinen Erdkunde, der Länder- und Staatenkunde, 1860. Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1019 .E8 1860.

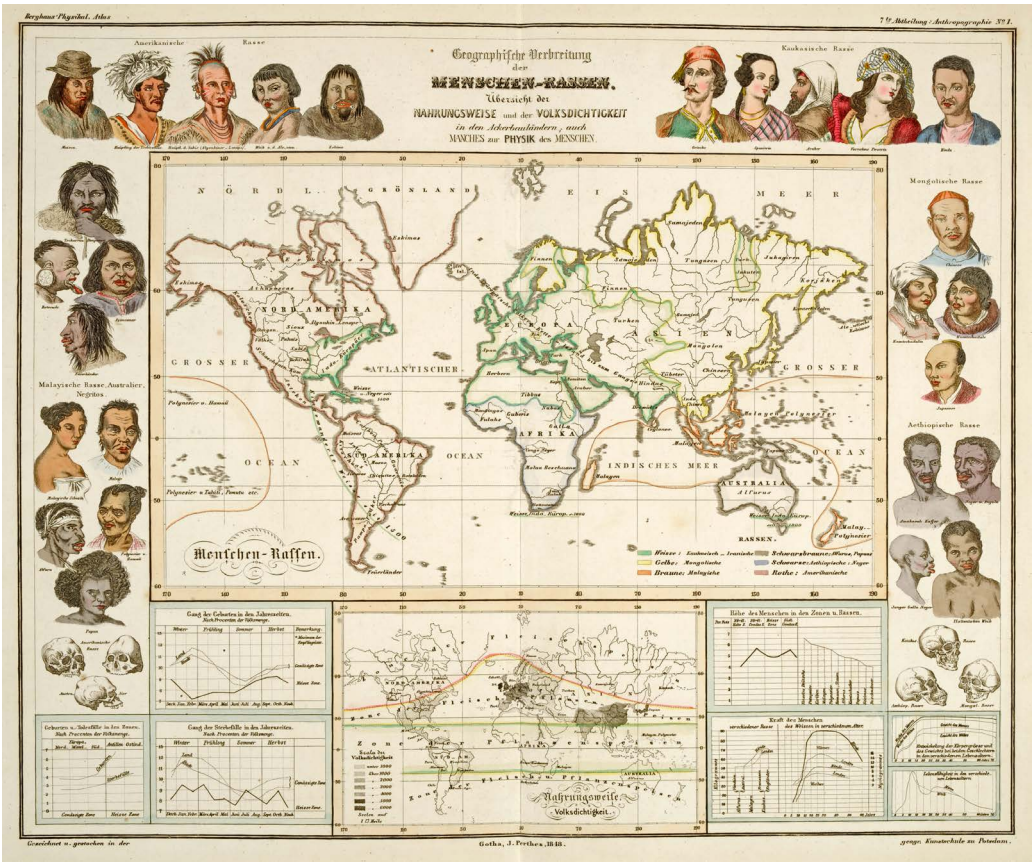

Figure. 5 : Carte représentant six races, bordée de 27 illustrations figurant les différences raciales au sein du genre humain. Heinrich Berghaus, Physikalischer Atlas, 1848. Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1046.C1 B34 1850.

Au milieu du siècle, la cartographie raciale est portée par une école allemande de cartographie qui relie la classification des races au monde physique et aux sciences naturelles, à l'instar des théoriciens du XVIIIe siècle. À la fin du XIXe siècle, l'empire commercial britannique, le commerce mondial et le système du libre-échange permettent à l'école britannique de géographie économique de s'imposer dans les universités et dans l'enseignement scolaire.[28] Les cartes raciales cessent ainsi d'être considérées, en Europe et aux États-Unis, comme faisant partie des sciences naturelles au même titre que la répartition de la faune et de la flore. Elles sont désormais rangées avec les cartes décrivant les frontières coloniales, les communications mondiales et les routes commerciales[29]. La race devient une ressource économique et coloniale plutôt qu'un concept biologique. En outre, de nombreux atlas commencent à associer les catégories raciales et le niveau de développement représenté par les moyens de transport, les systèmes de communication ou l'économie nationale. Par exemple, la carte raciale de Caleb Stillson Hammond, publiée dans le *Standard Atlas of the World* en 1905 (fig. 7), montre la répartition des races le long des routes de navigation à vapeur et des lignes télégraphiques qui reflètent le niveau technologique de la race caucasienne.

À la fin du XIXe et au début du XXe siècle, la cartographie des classifications raciales laisse entrevoir un malaise croissant.[30] Il n'y a aucun consensus sur le nombre de races et de sous-catégories, ni sur les noms des différentes races. La multiplicité des sous-catégories, l'apparition des zones intermédiaires et le caractère mouvant des territoires habités par la race caucasienne renforcent l'incapacité des géographies raciales à rendre compte de la réalité.

Cependant, si l'on ignore les catégories énumérées dans la légende de la carte et on regarde seulement les couleurs et la représentation visuelle, les différentes taxinomies raciales se ressemblent beaucoup plus que le texte ne le laisse supposer. Malgré la multiplicité des races, le système des quatre couleurs resté inchangé : le jaune (ou le vert) est utilisé pour représenter les peuples asiatiques ; les teintes roses indiquent les peuples européens et leurs extensions ; les teintes sombres désignent les races « inférieures » qui comprennent généralement les peuples d'Afrique et du Pacifique ; la seule couleur qui n'est jamais cohérente est celle qui indique les peuples d'Amérique, ce qui peut s'expliquer par le manque relatif d'importance des Amérindiens pour la société européenne. Malgré l'amélioration constante de la technique cartographique, la complexité des données régionales, le raffinement des théories raciales et le scepticisme permanent manifesté par les cartographes et les géographes, les cartes ont continué à refléter une conception simpliste de la répartition raciale qui ne s'est jamais vraiment éloignée de la classification de Linné.

Conclusion

En 1851, l'anthropologue Franz Boas critique les tentatives de cartographie ou même de définition de catégories raciales, car personne ne peut en posséder tous les « traits exacts »[31], sapant ainsi l'idée de fixité raciale. Bien que son objection à l'égard de la fixité raciale n'ait jamais été acceptée, ses réserves à l'encontre de la cartographie raciale, en particulier de celle qui territorialise les races, est bien accueillie, du moins en théorie. Les cartographes allemands, britanniques et américains rédigent des introductions, des annexes et des notes détaillées dans lesquelles ils partagent leur conviction que « les représentants de la famille humaine présentent une variété presque illimitée de qualités physiques et mentales, ainsi que de conditions sociales, bien qu'ils conservent, en toutes circonstances et sous tous les climats, les mêmes caractéristiques générales concernant le corps et l'esprit, qui les marquent comme étant une seule et même famille. »[32] Loin de promouvoir et de vanter la cartographie raciale, les textes d'accompagnement sont embarrassés, voire critiques.

Cependant, la cartographie raciale qui fleurit dans les atlas populaires n'est pas conçue par des théoriciens de la race, mais par des cartographes qui tirent leurs sources d'inspiration du domaine de la cartographie plutôt que de l'anthropologie. Ainsi, la cartographie raciale n'apparaît qu'au milieu du XIXe siècle, avec l'essor de la cartographie thématique. Elle se caractérise par la division territoriale du monde, le lien établi entre la théorie raciale et les sciences naturelles, et la représentation des races par couleurs plutôt que selon des mesures anthropométriques.

La cartographie raciale change de forme et de contenu avec le développement du colonialisme et l'émergence du commerce mondial. Au lieu d'associer une

28 Barnes, 2001.
29 Lehman, 1897 ; Zerolo, 1901 ; Hammond, 1905 ; Michotte, 1911.
30 Crampton, 2015, p. 1233.
31 Livingstone, 1993, p. 290-293.
32 Arnold Guyot, « A Treatise on Physical Geography », in Johnson, 1885, p. 48.

Figure 6 : Carte raciale extraite du Neuer Handatlas d'Ernst Debes, 1895.
La carte représente 31 catégories raciales et de nombreuses zones de transition.
Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1019 .D3 1895 fol.

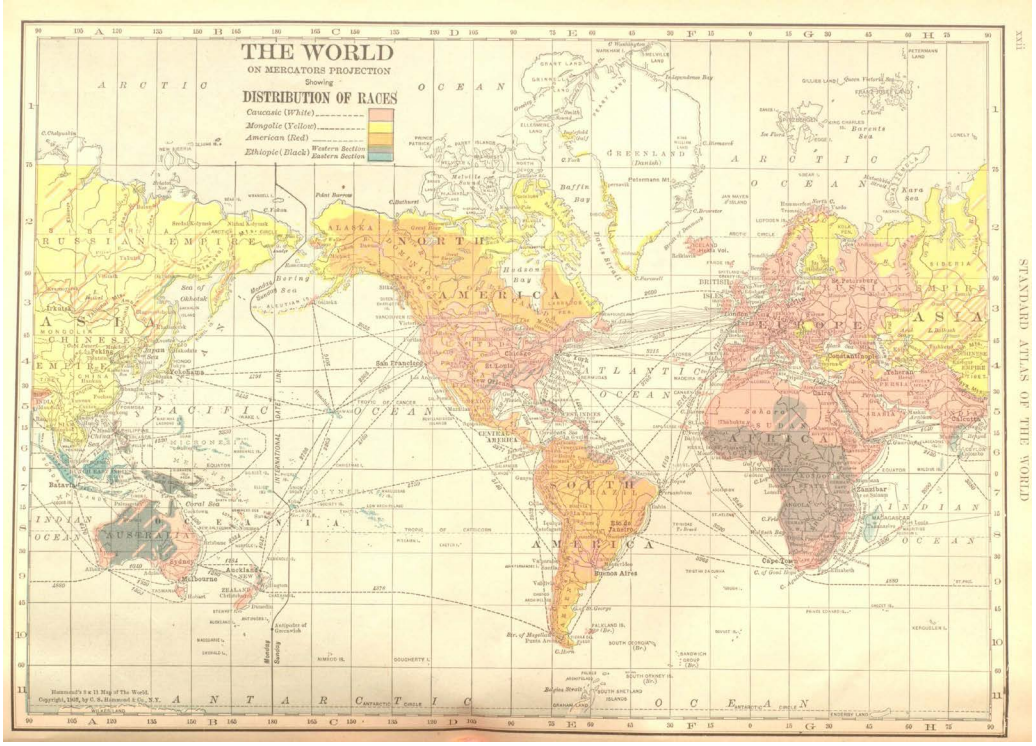

Figure 7 : Carte associant classification raciale et niveau de développement représenté par les infrastructures de communications et de transports. Caleb Stillson Hammond, in A Standard Atlas of the World, 1905.
Source : Bibliothèque du Congrès, cote G1019 .F8 1905.

race à un territoire, les cartes montrent des régions mixtes dans les zones coloniales ; à la place d'une représentation statique du monde, elles figurent une race caucasienne dynamique et en expansion. Ces changements visuels sont liés à un changement conceptuel : les théoriciens n'envisagent plus la race comme un phénomène biologique ou naturel, mais social et économique. La hiérarchie des races s'inscrit dans une réalité politique contingente et non dans un monde immuable. Les cartes raciales continuent toutefois de renforcer la classification traditionnelle de l'humanité en groupes distincts et séparés. La représentation dynamique n'est pas utilisée comme un moyen de décrire la diversité humaine, mais plutôt comme un moyen de consolider les distinctions raciales et la domination européenne.

Traduit de l'anglais par Cristina Ion

Bibliographie

Andree, R., 1881, *Richard Andree's Allgemeiner Handatlas*. Bielefeld et Leipzig : Von Velhagen & Klasing.

A Standard Atlas of the World, 1905. New York: Funk & Wagnalls Company.

Atlas of Physical Geography, 1892. Édimbourg: W. & A. K. Johnston.

Barnes, T. J., 2001, « "In the Beginning was Economic Geography" – A Science Studies Approach to Disciplinary History », *Progress in Human Geography*, n° 25, p. 521-544.

Baum, B., 2006, *The Rise and Fall of the Caucasian Race : A Political History of Racial Identity*. New York : New York University Press.

Berghaus, H., 1863, *Allgemeine Welt-Karte*. Gotha : Perthes.

Berghaus, H., 1848, *Physikalischer Atlas*. Gotha : Perthes.

Biddis, M., 1979, *Images of Race*. New York : Holmes & Meier.

Bonnett, A. 1998, « Who was white ? The disappearance of non-European white identities and the formation of European racial whiteness », *Ethnic and Racial Studies* vol. 21, n° 6, p. 1029-1055.

Bradford, T., 1835, *A Comprehensive Atlas, Geographical, Historical & Commercial*. Boston : William D. Ticknor.

Colby, C., 1857, *The Diamond Atlas. With Descriptions of all Countries*. New York : Samuel N. Gaston.

Corbetta, F., 1853, *La geografia a colpo d'occhio*. Milan : Presso F. Corbetta.

Cram, G. F., 1883, *Cram's unrivaled atlas of the World*. Chicago : Henry S. Stebbins.

Crampton, J. W., 2009, « Rethinking Maps and Identity, Choropleths, Clines, and Biopolitics », in Dodge M., Kitchin R. et Perkins C. (dir.), *Rethinking Maps*, Oxon: Routledge, p. 26-49.

Crampton, J. W., 2015, « Maps and the Social Construction of Race », in Monmonier M. (dir.), *The History of Cartography,* Vol. 6 : *Cartography in the Twentieth Century*. Chicago: University of Chicago Press, p. 1232-1237.

Debes, E., 1895, *Neuer Handatlas über alle Teile der Erde*. Leipzig, H. Wagner & E. Debes.

Elden, S., 2001, *Mapping the Present : Heidegger, Foucault, and the Project of a Spatial History*. New York : Continuum.

Ewald, L., 1860, *Handatlas der allgemeinen Erdkunde, der Länder- und Staatenkunde*. Darmstadt, Jonghaus & Venator.

Friedman, J.B., 1981, *The Monstrous Races in Medieval Art and Thought*. Cambridge, MA : Harvard University Press.

Haeckel, E., 1898, *Natürliche Schöpfungsgeschichte*. Berlin, Reimer.

Harley, J. B., 1988, « Maps, Knowledge and Power », in Cosgrove D. et Daniels S. (dir.), *The Iconography of Landscape : Essays on The Symbolic Representation, Design, and Use of Past Environments*, Cambridge, U.K. : Cambridge University Press, p. 277–312.

Harley, J. B., 1992, « Deconstructing the map », in Barnes T. et Duncan J. (dir.), *Writing Worlds : Discourse, Text and Metaphor in The Representation of Landscape*. Londres, Routledge, p. 231–247.
Isidore de Séville, 1472, *Etymologiarum*. Augsbourg : Günther Zainer.

Jablonski, N. G., 2012, *Living Color : The Biological and Social Meaning of Skin Color*. Berkeley, University of California Press.

Johnson, A. J., 1885, *Johnson's new illustrated Family Atlas of the World*. New York : Johnson and Browning.

Johnston, A. K., 1856, *The Physical Atlas of Natural Phenomena*. Édimbourg : William Blackwood and Sons.

Keevak, M., 2011, *Becoming Yellow : A Short History of Racial Thinking*. Princeton N.J : Princeton University Press.

Leeder, E., 1862, *Illustrierter Handatlas für Freunde der Erdkunde und zum Gebrauch beim Unterricht*. Leipzig : F. A. Brockhaus.

Lehman, R., 1897, *Atlas für Mittel- und Oberklassen höherer Lehranstalten*. Bielefeld : Velhagen & Klasing.

Livingstone, D. N., 1993, *The Geographical Tradition : Episodes in the History of a Contested Enterprise*. Oxford UK : Blackwell.

Livingstone, D. N., 2010, « Cultural Politics and the Racial Cartographies of Human Origins », *Transactions of the British Institute of British Geographers*, n° 35, p. 204–221.

Marks, J.,1995, *Human Biodiversity*. Hawthorne, NY : Aldine de Gruyter.

Marks, J., 2006, « The Realities of Races », [en ligne] http://raceandgenomics.ssrc.org/Marks (consulté le 2 avril 2023).

Michotte, P. L., 1911, *Atlas Classique de Géographie*. Bruxelles : Dewit.

Müller-Wille, S., 2014, « Linnaeus and the Four Corners of the World », in Coles K. A., Bauer R., Nunes Z., et Peterson C. L. (dir.), *The Cultural Politics of Blood, 1500–1900*, Londres : Palgrave Macmillan, p. 191-209.

Segal, Z., 2020, « Flow Mapping through the Times : The Transition from Harness to Nazi Propaganda », in Segal Z. and Vannieuwenhuyze B.(dir.), *Motion in Maps, Maps in Motion : Mapping Stories and Movement through the Time*, Amsterdam : Amsterdam University Press, p. 84-104.

Sydow, E. von, et Wagner, H., 1888, *Sydow-Wagner's Methodischer Schul-Atlas*. Gotha : Perthes.

Wallis, H. M., et Robinson, A. H., 1987, *Cartographical Innovations : An International Handbook of Mapping Terms to 1900*. Londres, Map Collector Publications for the International Cartographic Association.

Winlow, H., 2001, « Anthropometric Cartography : Constructing Scottish Racial Identity in the Early Twentieth Century », *Journal of Historical Geography*, n° 17, p. 507–528.

Winlow, H., 2006, « Mapping Moral Geographies : W. Z. Ripley's Races of Europe and the U.S. », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 96, n° 1, p. 119-141.

Winlow, H. 2009, « Mapping Race and Ethnicity », in Nigel Thrift et Rob Kitchin (dir.), *International Encyclopedia of Human Geography*. Amsterdam : Elsevier, p. 398-408.

Wood, D., 1993, *The power of maps*, Londres : Routledge.
Woodward, D., 1987, « Medieval Mappaemundi », in Harley B. and Woodward D. (dir.), *The History of Cartography,* Vol. 1 : *Cartography in Prehistoric, Ancient and Medieval Europe and the Mediterranean*, Chicago : University of Chicago Press, p. 286–370.

Yaggy, L. W., 1893, *Yaggy's Geographical Portfolio*. Chicago : C. F. Rassweiler & Co.

Zerolo, E., 1901, *Atlas de Geografia Elemental*. Paris : Libreria española de Garnier Hermanos